

se disait qu'en bonne justice il n'était point solidaire du crime paternel. Il se promettait de mener une telle existence de probité et d'honneur qu'elle ferait oublier un jour, s'il le fallait, l'héritage de honte mystérieuse qui lui était échu.

—En dépit des préjugés du monde, reprit-il avec une ardente conviction, la tache originelle est une iniquité ! Tout homme n'est responsable que de ses propres actes, et je jure que ma vie entière sera une preuve évidente que l'infamie ne se transmet pas !

Après quoi, il devint silencieux, ouvrit l'un des volumes que lui avait prêtés M. Mathieu, et, pour achever de se raffermir l'esprit, se plongea dans la lecture de l'ouvrage si court et cependant si substantiel qui traite de la *Grandeur et de la décadence des Romains*. Il venait d'en lire une centaine de pages, lentement, avec réflexion, tandis que son troupeau chenuait en broutant l'herbe rare du sentier, lorsqu'il arriva en vue de la Gorge aux Loups. Il ferma le livre sur le chapitre où Rome, parvenue à l'apogée de sa grandeur républicaine, commence la période de sa décadence avec la tyrannie de ses empereurs. Ce résumé philosophique de l'épopée romaine l'avait si profondément impressionné qu'il en demeura tout méditatif et ne donna pas même un regard au paysage romantique et sévère qui l'environnait.

Il était dans une lande divisée en compartiments étroits comme des cases d'échiquier. De petits tertres, couronnés de maigres genêts, clôturaient ces carrés d'ajoncs épineux. De toutes parts, des coteaux boisés fermaient l'horizon. Ces coteaux circulaires, par une courbe rapide, se rapprochaient et se resserraient brusquement à une extrémité du vallon. Ils s'élevaient àpres et sourcilieux, couverts d'épais taillis et de chênes haut lancés. Ils se côtoyaient comme deux grands talus ombragés et décrivaient quelques sinuosités aboutissant à une vallée riante, au fond de laquelle on entrevoyait la pointe du clocher lointain de Montaigu. Un ruisseau, dont la source s'échappait du flanc de l'une des collines, courait dans le creux du défilé sur un lit de cailloux blancs, au milieu d'une végétation robuste, toute semée d'iris jaunes, de menthes odorantes et de saicaires aux épis pourprés. Il était visible que cette tente, tapissée d'une mousse verdâtre, n'était pas souvent foulée par un pied humain, et que la solitude la plus profonde régnait presque toujours dans ce sombre repli. Les paysans le croyant hanté, ce qui les en éloignait et ce qui n'avait pas peu contribué à donner à M. Mathieu la réputation de sorcier. Cette gorge devait son nom au grand nombre de loups dont elle avait été jadis le repaire favori. Mais des battues fréquentes et acharnées les avaient si bien détruits que pas un seul n'y avait été depuis cinquante ans.

Sans songer même à cette sécurité dont il avait l'habitude, le père engagea son troupeau entre les deux hautes collines. Les moutons se mirent à tondre l'herbe grasse et à boire au ruisseau cristallin, ils ne s'avançaient plus qu'avec lenteur sous les molles excitations de Castor et de Pollux. On parvint de la sorte à l'ouverture d'un chemin grimpant jusqu'au sommet du coteau oriental. Sur un signe de Bénédicte, aussitôt interprété par ses chiens, la direction fut changée, et l'on fit l'ascension de cet escarpement.

Une vaste clairière apparut bientôt dans une anfractuosité qui séparait deux mamelons. Là s'étalait un opulent fouillis de bruyère, de folle avoine, de fougère et de sainfoin. Bénédicte choisit cet herbager pour y parquer son troupeau, qui s'y répandit en bêlant de joie et en bondissant. Un instant après, il le laissa sous la garde vigilante de Castor et de Pollux, et redescendit le coteau obliquement, à travers la haute futaie. Il marchait à peine depuis cinq minutes lorsqu'il arriva, à mi-côté, sur un terre plein formé par une échancrure de la colline entre un amphithéâtre d'arbres séculaires et une ravine pleine de ronces et de genêts, descendant jusqu'au fond de la Gorge aux Loups. Là s'élevait une chaumière à demi cachée sous de vieux arbres de châtaignier et de vigne vierge. Une lie d'aubépine régnait autour de l'enclos dans lequel poussaient çà et là sans symétrie, du moins appa-

rente, des plates-bandes de fleurs, des carrés de légumes et des buissons d'arbres fruitiers. Du sol jaillissait un filet d'eau qui, après avoir rempli un petit bassin, se répandait dans la ravine et allait se mêler au ruisseau. Ce refuge d'anachorète avait un aspect souriant. La vue s'y étendait sur toute la gorge, dont les ondulations profondes et bocagères avaient à la fois de la grâce et de la majesté.

Le père traversa l'enclos. Il s'arrêta sur le seuil de la chaumière, dans laquelle il vit M. Mathieu aiguisant un couteau. Le solitaire était si absorbé en cette occupation qu'il n'avait point entendu le pas de Bénédicte. Il avait la physionomie sombre et comme une agitation febrile dans les mouvements.

—Me voici, dit le jeune homme. Bonjour, cher maître !

M. Mathieu leva la tête. Ses yeux s'animent d'un reflet de bienveillance lorsqu'il reconnut Bénédicte.

—Bonjour, cher élève ! répondit-il. Soyez le bienvenu.

Il posa le couteau sur une table et pressa sa main que le père lui tendait.

Pour tout autre que Bénédicte, l'intérieur de la chaumière eût été un sujet d'étonnement. Rien, en effet, ne ressemblait moins à un mobilier rustique que le bizarre ameublement de cette habitation. Un grand hamac, pendu à une solive du plafond, tenait lieu de lit. Dans l'embrasure de l'unique fenêtre, un telescope portatif se dressait vers le ciel. Une boîte de botaniste en fer-blanc demi-cylindrique s'accrochait à l'une des parois du mur. Deux sphères, l'une terrestre, l'autre céleste, s'arrondissaient aux extrémités d'une table en chêne, à pieds tors, sur laquelle on apercevait des papiers épars, un encrier, une loupe, un compas, quelques plantes fraîches, d'autres desséchées, enfin le couteau nouvellement aiguisé, lequel servait sans doute aux herborisations. On remarquait encore dans cette chaumière une vieille armoire sculptée contenant une modeste garde-robe, des rayons de bibliothèque assujettis çà et là, couverts de livres de science, de philosophie et d'histoire ; une brute cheminée, dont le manteau saillant portait un alambic, un creuset, des pots de grès, des bocaux et des fioles de pharmacie. Dans un angle de la pièce, sur une étagère, étaient rangées plusieurs têtes de mort, et une collection de plâtres, physionomies saillantes, dont chaque trait était étiqueté par M. Mathieu, qui avait étudié la *Physiognomonie* de Lavater. En un mot, tout dans cette cabane couverte de chaume annonçait le réduit d'un savant.

M. Mathieu indiqua au père un escabeau et lui dit de s'asseoir.

—Mon cher enfant, commença-t-il avec tristesse, ce n'est point pour vous donner une leçon de botanique ou d'astronomie que je vous ai prié de venir aujourd'hui à la Gorge-aux-Loups. Hélas ! depuis hier je ne songe point à la science, et mon esprit n'éprouve aucun goût aux choses merveilleuses de la terre et du ciel. Un trouble inexplicable s'est emparé de mon âme. C'est la cause de ce trouble que je veux vous confier, dans l'espoir que cette confidence aura pour effet de modérer un peu mon agitation. Vous comprendrez ainsi, en même temps, les raisons douloureuses, les chagrins poignants, les âpres infortunes qui m'ont déterminé à fuir le monde et à rechercher la solitude. L'histoire de ma vie n'est au reste que l'histoire de mon cœur. Quelques mots suffiront à la retracer.

Après une pause, M. Mathieu reprit :

—Je suis né à Paris d'humbles artisans qui eurent l'ambition de m'élever par l'intelligence et le savoir au-dessus de leur condition. Ils me mirent aux écoles jusqu'à l'âge de seize ans. En sorte qu'ils se privèrent souvent du nécessaire de l'existence pour me donner un superflu d'instruction. Tout jeune encore, grâce à quelques succès qui me firent remarquer, je fut destiné à l'enseignement. On me plaça, en qualité de maître suppléant, chez un des principaux instituteurs de la capitale. L'excellent homme me prit en grande affection, et, comme il n'avait pas d'enfant, il me désigna pour son successeur. Il mourut et je lui succédaï. Je dois me rendre cette justice : je ne fus point ingrat envers mon père et ma mère. Des infirmités soudaines vinrent leur enlever la force de gagner leur